

## Les Chemins de Delbœuf

*L'erreur enfante au prix de sa mort la vérité<sup>1</sup>.*

Le jour où nous décidions que Joseph Delbœuf participerait de l'hommage que l'Université rendrait à quelques-uns de ses grands esprits, nous n'avions alors pas conscience de la tâche qui nous incomberait. Et nous savions encore moins que nous allions revivre le même embarras qui fut jadis celui du professeur liégeois Alfred Gilkinet, rédacteur de la notice consacrée à Delbœuf réclamée par l'Académie Royale de Belgique. Cette riche biographie s'ouvre par l'aveu *du* problème : «Lorsqu'il fut question de rédiger la notice biographique de J. Delbœuf, la Classe des sciences de l'Académie rencontra certaines difficultés dans le choix de celui de ses membres auquel cette rédaction devait être confiée. En effet, Delbœuf avait exercé son activité scientifique dans de si vastes champs : philosophie, philologie, mathématiques, psychophysique, qu'il devenait nécessaire de recourir à différents spécialistes pour apprécier les nombreux travaux qu'il a publiés»<sup>2</sup>. En conséquence de quoi, Gilkinet sollicite l'aide de Léon Fredericq, médecin, Gantois d'origine mais professeur en nos murs<sup>3</sup>, ainsi que celle de l'ami d'enfance de Delbœuf, l'astronome François Folie<sup>4</sup>. C'est encore la même difficulté que dut affronter Jean Hubaux qui rédigea, quant à lui, la notice pour le *Liber Memorialis* : «Lorsque le signataire de cette notice eut accepté, en sa qualité de successeur de Joseph Delbœuf à la chaire de latin, de rédiger une biographie sommaire du grand homme pour le présent *Liber Memorialis*, il se doutait bien que la tâche qui s'offrait à lui serait ardue et périlleuse. Il était loin de sentir, cependant, combien il allait s'avérer, à ses propres yeux, inférieur au niveau de compétence qu'on est en droit d'attendre d'un biographe qui se trouve être, par surcroît, un philologue et un historien»<sup>5</sup>.

Joseph Remi Léopold Delbœuf est né le premier octobre 1831 à Liège. Issu d'une condition sociale somme toute modeste – son père était potier d'étain – Delbœuf franchit tardivement, à l'âge de neuf ans, l'enceinte de l'école. Toutefois, ce retard ne l'empêche pas de briller et d'être rapidement remarqué par ses professeurs. Jeune adolescent, il intègre ensuite l'Athénée royal de Liège. Il perd son père lorsqu'il entre en quatrième année et, pour subvenir à ses besoins, donne diverses leçons rémunérées. Son camarade François Folie rapporte que Delbœuf mani-

<sup>1</sup> DELBŒUF Joseph, «Nains et géants», in *Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome IV, 1873, p. 724.

<sup>2</sup> GILKINET Alfred, «Notice sur Joseph Delbœuf», in *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, tome LXXI, 1905, p. 47. La notice est librement consultable sur le site internet de l'Académie royale de Belgique.

<sup>3</sup> Un fonds portant son nom octroie encore chaque année des subsides à de jeunes chercheurs en médecine.

<sup>4</sup> Lequel, lorsqu'il était inspecteur-administrateur de l'Université de Liège, entama la construction de l'Observatoire de Cointe.

<sup>5</sup> HUBAUX Jean, «Joseph Delbœuf», in *Liber Memorialis. L'université de Liège de 1867 à 1935. Notices biographiques* publiées par Léon Halkin, Introduction par Paul Harsin, tome I, Faculté de Philosophie et Lettres. Facultés de Droit, Liège, Rectorat de l'Université, 1936, p. 224.

festé un intérêt intellectuel précoce pour la diversité du monde naturel<sup>6</sup>. Et de fait, très tôt, le petit Delbœuf s'intéresse à toutes sortes de petits animaux, tels que les orvets, les scarabées, les papillons et les lézards. Cette passion ne le quittera jamais, à tel point qu'il n'hésitera pas à se flatter de pouvoir les domestiquer en un laps de temps très court. C'est ce qu'indique Jean Hubaux : « Les animaux, eux aussi, durent se prêter à la fringale d'observation et d'expérimentation du psychologue, qui déclarait avec cette sincérité personnelle qui donne tant de vie à ses œuvres : 'Je suis si fort entiché de l'expérience en toute matière, que si on m'affirmait que la lune est sensible à l'influence de la musique, je n'hésiterais pas à lui donner une sérénade en me servant pour cela, faute de mieux, d'un orgue de barbarie, afin de pouvoir observer les éventuelles réactions de notre satellite'. C'est pourquoi, sans doute, Delbœuf scrutait les comportements de ses animaux familiers soumis au magnétisme. Les lézards, surtout, lui plaisaient. Il leur découvrait toutes sortes de qualités insoupçonnées. Il s'en faisait envoyer d'Italie par ses élèves boursiers de voyage. Waltzing, notamment, de qui je tiens ces détails, lui en fit parvenir plusieurs dans des boîtes à cigares et ils arrivèrent bien vivants, ce dont le maître et l'élève latinistes tirèrent une grande vanité [...] »<sup>7</sup>.

En ce qui concerne sa formation universitaire, Delbœuf se voit d'abord admis docteur en philosophie avec la plus grande distinction en 1855. Trois années plus tard, il est reçu docteur avec distinction en sciences physiques et mathématiques. En 1860, grâce à une bourse d'études, il effectue un séjour chez nos voisins d'outre-Rhin, à l'Université de Bonn, où il perfectionne sa connaissance des mathématiques et, plus précisément, des fondements philosophiques de la géométrie d'Euclide. Le quinze décembre 1860, un arrêté ministériel lui octroie une charge d'enseignement du grec classique à l'École normale des Humanités ; il y sera nommé maître de conférences en 1863. Cependant, durant cette même année, et par arrêté royal cette fois, il hérite de la chaire de philosophie de l'Université de Gand laissée vacante par le mort inopinée du professeur de philosophie Gustave Callier survenue le neuf septembre 1863. Néanmoins, en 1866, Delbœuf est rappelé par l'*Alma Mater*<sup>8</sup> pour succéder au professeur de philologie grecque et latine Léon de Closset qui était décédé le 31 août de cette même année<sup>9</sup>. C'est ainsi qu'il hérite de deux cours de latin ainsi que d'un cours de grec. Au même moment lui est confié un cours de grec à l'École normale des humanités. De plus, comme le signale Jean Hubaux, Delbœuf, qui nourrissait le regret de ne plus enseigner la philosophie, crée à la fin de sa carrière un cours libre d'exercice de la philosophie<sup>10</sup>. Delbœuf sera promu à l'ordinariat en 1869. En 1877, il est élu correspondant de la Classe des sciences de l'Académie Royale de Belgique, avant d'en devenir membre titulaire à partir de 1887.

Delbœuf décède le treize août 1896 à l'âge de 64 ans alors qu'il venait d'arriver à Bonn, ville de son premier séjour d'études, pour être soigné. Souffrant du cœur comme son père, il avait été alors contraint d'annuler son voyage à Munich où se tenait, du quatre au sept

<sup>6</sup> « En compagnie de F. Folie, son camarade inséparable, il employait tous ses instants de liberté à parcourir les environs de Liège, à la recherche des orvets, des scarabées, des papillons, des nécrophores, à l'exploration des mares » (GILKINET Alfred, *Notice sur Joseph Delbœuf*, *op. cit.*, pp. 48-49).  
 HUBAUX Jean, « Joseph Delbœuf... », *op. cit.*, p. 230.

<sup>7</sup> Il s'installa sur le boulevard Frère-Orban où il fit bâtir, d'après les termes de l'auteur de la notice de l'Académie Royale de Belgique, « une magnifique habitation qu'il avait décorée avec un goût judiciaire », cf. GILKINET Alfred, « Notice sur Joseph Delbœuf... », *op. cit.*, p. 130.

<sup>8</sup> Rappelons que Delbœuf avait été formé aux lettres classiques, notamment par le philologue et orientaliste Pierre Burggraff.

<sup>9</sup> HUBAUX Jean, « Joseph Delbœuf... », *op. cit.*, p. 226.

août, le III<sup>e</sup> Congrès International de Psychologie dont la présidence était assurée en cotutelle par Karl Stumpf et Theodor Lipps. Le *Liber Memorialis* nous apprend que le professeur Jean-Pierre Waltzing récupère le cours d'explication d'auteurs latins en candidature ainsi que le cours d'explication approfondie d'auteurs latins au niveau du doctorat<sup>11</sup>, tandis que le professeur Léon Parmentier assure la charge du cours d'explication d'auteurs grecs au même niveau doctoral<sup>12</sup>. Si, comme déjà évoqué, nous lui sommes redevables d'un nombre important de travaux en mathématiques ou en psychologie, Delbœuf publia également une excellente *Chrestomathie latine*<sup>13</sup>, une grammaire française (avec Louis Roersch), et s'intéressa au dialecte et au patrimoine wallons. Notons enfin qu'entre la Rue des Vennes et le Boulevard de Froidmont, une petite rue lui a été dédiée.

La notoriété de Delbœuf dépassait, et de loin, les frontières de notre jeune Royaume. Faits à l'appui, il n'est qu'à jeter un coup d'œil à la littérature scientifique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. N'évoquons que quelques auteurs connus. Outre-Manche, sa pensée est parvenue jusqu'à Bertrand Russell qui, dans son *Essai sur les fondations de la géométrie* de 1897, salue ses travaux de jeunesse en mathématique et en particulier sa critique de la valeur axiomatique de la géométrie d'Euclide. Dans le milieu médical viennois, Freud et Breuer loueront Delbœuf d'avoir mis en évidence le rôle prépondérant de la parole dans la guérison du traumatisme psychique<sup>14</sup>. En France, Henri Bergson, au début son *Essai sur les données immédiates de la conscience* de 1889, critique sans concession la psychophysique de Fechner et de Delbœuf dans sa prétention à la quantification de la sensation, laquelle est par nature une donnée qualitative irréductible à la formalisation mathématique. Lisons ensemble un court passage : « Toute psychophysique est condamnée par son origine même à tourner dans un cercle vicieux, car le postulat théorique sur lequel elle repose condamne à une vérification expérimentale, et elle ne peut être vérifiée expérimentalement que si l'on admet d'abord son postulat. C'est qu'il n'y a pas de point de contact entre l'inétendu et l'étendu, entre la qualité et la quantité »<sup>15</sup>. Si la psychophysique dut attendre un niveau de technicité avancée pour mesurer ses données d'expérience, le schème général qui anime cette pensée est ancien, et Kant en avait déjà assuré la réfutation dans la *Critique de la raison pure* (1781), reconnaissant que la sensation, la matière qui est mise en forme dans notre perception, n'est pas une grandeur

<sup>11</sup> « En 1896, il [Waltzing] eut l'honneur de succéder à l'illustre Joseph Delbœuf, dont l'influence avait été si féconde et si profonde sur tous ses élèves, en particulier sur Léon Parmentier et sur Waltzing lui-même. Les deux grands cours repris par Waltzing lors de la mort de cet éminent prédécesseur furent ceux d'explication d'auteurs latins en candidature et d'explication approfondie d'auteurs latins (doctorat) », cf. HUBAUX Jean, « Jean-Pierre Waltzing », in *Liber Memorialis...*, *op. cit.*, p. 416.

<sup>12</sup> « Le 31 août 1896, il [Parmentier] est nommé professeur ordinaire ; le 17 octobre de la même année, il succède à Delbœuf pour l'explication d'auteurs grecs au doctorat », cf. SEVERYNS Albert, « Léon Parmentier », in *Liber Memorialis...*, *op. cit.*, p. 435.

<sup>13</sup> À ce titre, Jean Loicq confie qu'il « s'agit de la *Chrestomathie latine à l'usage des commençants*, par J. DELBŒUF et P. ISERENTANT (Liège, 1882), que les élèves de mon année, à l'Athénée de Charleroi, ont encore eue entre les mains – pour la dernière fois, sa dernière réimpression étant depuis longtemps épuisée ; mais notre professeur de sixième, à la veille de sa retraite, et jugeant sans doute avec le prof. J. Hubaux cette *Chrestomathie* 'irremplaçable', n'en voulut pas démordre. L'exemplaire que mon père avait déniché, tout frotté, maculé, pourrait figurer dans un musée scolaire », cf. LOICQ Jean, *Orient, Grèce et Rome, à l'Université de Liège (1890-2015)*, Liège, Collections artistiques de l'ULg, 2017, p. 10.

<sup>14</sup> Cf. *Infra*.

<sup>15</sup> BERGSON Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, P.U.F., 2007, p. 52.

extensive, mais bien intensive : « Or, comme la sensation n'est pas du tout en elle-même une représentation objective et qu'en elle ne se trouve ni l'intuition de l'espace, ni celle du temps, il ne lui reviendra sans doute pas de grandeur extensive, mais bien une grandeur (au moyen de son appréhension, où la conscience peut croître en un certain temps depuis rien = 0 jusqu'à sa mesure donnée), donc une *grandeur intensive* »<sup>16</sup>.

En outre, il a donné son nom à une illusion optico-géométrique, dite « les cercles concentriques de Delbœuf » ou « illusion de Delbœuf ». Dans celle-ci, deux cercles de même circonférence nous apparaissent inégaux lorsque l'un des deux est entouré d'un cercle concentrique plus grand, tandis que l'autre entoure un cercle concentrique plus petit<sup>17</sup>. Aussi, dans le domaine de l'évolution des espèces et du transformisme, une loi porte son nom, la « Loi de Delbœuf », qui tente de rendre mathématiquement compte de la dégénérescence des espèces. Cette loi postule que, dans une espèce type, l'introduction répétée d'un individu varié, c'est-à-dire suivant la même loi, finira à terme par transformer l'espèce type jusqu'au point où les individus variés l'emporteront.

\*\*\*

Nous ne pensons pas nous fourvoyer en affirmant que Delbœuf s'est forgé une conception de l'*unité de la science* semblable à celle qui animait, quelques siècles auparavant, le projet intellectuel du Descartes des *Regulae*. Et tout homme de science ne devrait jamais méconnaître les paroles admirables de ce héros de la pensée moderne qui, témoin du repli disciplinaire – un problème qui a l'âge de la science – à une époque où le progrès technique faisait un bond en avant considérable, dénonçait l'attitude de ces hommes qui « ont pensé qu'en distinguant [les sciences] les unes des autres selon la différence de leurs objets, il fallait chercher à acquérir séparément chacune en particulier et laisser de côté toutes les autres. En cela, sans aucun doute, ils se sont trompés »<sup>18</sup>, car celui qui « veut sérieusement rechercher la vérité, il ne doit pas faire choix d'une science particulière : elles sont toutes unies entre elles et dépendantes les unes des autres »<sup>19</sup>. On comprend désormais un peu mieux le problème énoncé par Gilkinet et Hubaux : face à ces individus qui se sont essayés à reprendre la totalité du savoir à partir de son commencement, nous ne pourrions explorer certains chemins de pensée empruntés par Delbœuf que de manière partielle.

Et pourtant, afin de ne pas nous cantonner à une énumération sans saveur, tentons de mettre au jour un des gestes intellectuels, un trait d'esprit récurrent, une sorte d'*a priori* nucléaire, qui se multiplie au sein des écrits de notre auteur. À notre estime, la *préoccupation philo-*

<sup>16</sup> KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, AK III 152, A 166/B 208, trad. fr. DELAMARRE J.-L. Alexandre et MARTY François, Paris, Gallimard, 1980, pp. 212-213.

<sup>17</sup> Pour de plus amples informations à ce sujet, on consultera l'article de NICOLAS Serge, « Joseph Delbœuf on visual illusions : A Historical Sketch », in *The American Journal of Psychology*, Vol. 108, No. 4. (Winter, 1995), pp. 563-574, qui relate les grands moments des investigations de Delbœuf autour de la perception. Déjà vers 1865, Delbœuf s'y était intéressé, notamment sous l'impulsion d'un Bruxellois qui enseignait aussi à Gand (mais qui avait soutenu sa thèse de doctorat à l'Université de Liège), Joseph Plateau, connu pour ses travaux sur la vision. Cette illusion intervient dès l'article de 1865 intitulé « Seconde note sur de nouvelles illusions d'optique. Essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'œil apprécie les grandeurs », in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XX, 1865, pp.70-97.

<sup>18</sup> DESCARTES René, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle I, trad. fr. SIRVEN Jean, Paris, Vrin, 1996, p. 2.

<sup>19</sup> *Idem*, p. 4.

sophique majeure de Delbœuf consiste à retrouver une forme spécifique de liberté au cœur même du déterminisme qui découle des lois de la nature. Certes, Delbœuf défend une explication mécanique de la nature et, en ce sens, on retrouve chez lui le projet d'une *Mathesis universalis*. Toutefois, il a aussi compris que, suivant les différentes postures philosophiques adoptées, la réponse à la question de la liberté entraîne des oppositions irréconciliables : « De tous les problèmes qui agitent l'esprit de l'homme, celui de la liberté est incontestablement l'un des plus redoutables. Il s'impose non seulement au philosophe, mais au législateur et au prêtre. La justice et la religion, ces deux grandes puissances, humaines ou divines, lui donnent presque toujours des solutions contradictoires »<sup>20</sup>.

Delbœuf avance que seule est adéquate la méthode expérimentale pour quiconque s'adonne à l'investigation des phénomènes du monde. Elle est applicable tant dans le champ des sciences naturelles que dans le domaine de l'esprit. Précisons, cependant, qu'il pense que le positivisme ne peut en aucun cas se suffire à lui-même. À preuve, cette allocution polémique adressée devant les membres de la Classe des sciences de l'Académie : « Des faits ! rien que des faits ! Tel serait le cri du jour. À ce cri j'en oppose un autre : Des idées ! Il faut des idées ! – Parce que le fait sans l'idée, c'est un corps sans âme, un inutile encombrement pour la mémoire »<sup>21</sup>. « Une intuition sans concept est aveugle » aurait renchéri métaphoriquement Kant. La spéculation, à condition d'être bien encadrée, ouvre des chemins encore inexplorés, de nouvelles voies praticables<sup>22</sup>.

Néanmoins, l'usage de la méthode expérimentale ne doit pas compromettre la liberté humaine. Elle a au contraire pour mission de la sauvegarder. En d'autres termes, et il ne s'agit pas d'une problématique nouvelle, Delbœuf n'ignore pas que la conception mécanique de la nature comporte le risque de réduire l'homme à un vulgaire automate, à un simple jouet des lois naturelles. Comment donc préserver la liberté, tout en conservant l'explication causale des phénomènes de la nature ? Et comment donc sauver la liberté sans que, à l'extrême opposé, la liberté ne soit définie en termes de force obscure qui agirait, on ne sait trop par quelle entremise, hors de la causalité naturelle ? Mettant dos à dos les moralistes et les déterministes, il remarque, dans *Déterminisme et liberté*, que « les uns s'appuient sur le sens intime qui nous assure que nous sommes libres. Les autres, faisant appel au raisonnement, repoussent la liberté, parce qu'elle leur paraît en contradiction avec tel ou tel axiome »<sup>23</sup>. Recherchant le moyen-terme entre ces deux positions, il soutient que la liberté se réalise à l'intérieur même des phénomènes naturels : « Mais si, d'un côté, nous admettons la liberté [contre les déterministes], nous ne sommes pas, d'un autre côté, disposé à en faire l'apanage de prétendues forces libres. [...] Il est dès lors nécessaire de donner de la liberté une définition strictement mécanique [nous soulignons] »<sup>24</sup>.

En quoi donc consiste précisément la liberté selon Delbœuf ? Nous évoquerons une série de disciplines scientifiques où sa conception se fait valoir, à tel point que nous faisons l'hypothèse que la liberté est une *fonction d'unité* dans l'œuvre de Delbœuf. Commençons par le

<sup>20</sup> DELBŒUF Joseph, « Déterminisme et liberté. La liberté démontrée par la mécanique », in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome III, 1882, p. 148.

<sup>21</sup> DELBŒUF Joseph, « Nains et géants... », *op. cit.*, p. 723.

<sup>22</sup> *Ibid.* Cf. également DELBŒUF Joseph, *La matière brute et la matière vivante. Étude sur l'origine de la vie et de la mort*, Paris, Félix Alcan, 1887.

<sup>23</sup> DELBŒUF Joseph, « Déterminisme et liberté... », *op. cit.*, p. 146.

<sup>24</sup> *Idem*, pp. 148-149.

point de vue *métaphysique*. Dans *La matière brute et la matière vivante*<sup>25</sup> (1887), Delbœuf étudie l'origine de la vie et de la mort. Il soutient, dans ses conclusions spéculatives, que les transformations de l'univers tendent à faire progresser ce dernier vers toujours plus de stabilité, à partir d'un état initial du monde dans lequel les éléments primordiaux et constitutifs de l'univers étaient profondément instables. Cependant, cette instabilité ne signifie pas que ces éléments seraient déterminés préalablement à suivre nécessairement telle ou telle direction par la contrainte d'une quelconque force et en vue de la stabilisation. À l'inverse, ils sont fondamentalement *libres* – nous y sommes – dans la mesure où, s'ils sont porteurs d'un principe d'action et de mouvement interne, le chemin de la stabilisation n'est pas dicté par avance. Ce sont, par surcroît, ces premiers éléments qui, d'emblée présentés comme libres, en se stabilisant, ont engendré le monde des plantes, des animaux et des hommes, c'est-à-dire la sensibilité et l'intelligence. Ces êtres, en vertu de la liberté intrinsèque que Delbœuf impute aux premiers éléments, sont *de facto* reconnus comme *libres*.

Plus exactement, selon Delbœuf, la liberté désigne le fait de n'être pas contraint par avance et d'être capable de résister à l'influence directe du cours naturel, jusqu'à le modifier. Être libre par rapport au déterminisme, « ce n'est pas agir de soi, ni peser des motifs, ni choisir entre des motifs ; c'est simplement *suspendre sa réponse à la sollicitation* [nous soulignons], remettre à un autre moment sa décision, attendre ainsi la production d'autres motifs. [...] Ce qui n'est pas libre se meut immédiatement dès qu'il est sollicité. Ce qui est libre peut attendre une sollicitation plus forte et dont il fixe lui-même le degré de force. [...] L'univers, qui renferme des êtres libres, n'est donc pas soumis à des lois fatales »<sup>26</sup>. Être libre, selon Delbœuf, ne consiste donc pas d'abord en la volonté de choisir parmi une pluralité de choix mais, plus originairement, à suspendre la sollicitation immédiate de l'entourage.

La liberté, caractérisée comme une suspension de la sollicitation, devra permettre à Delbœuf de relativiser les conséquences philosophiques qui découlent du déterminisme absolu<sup>27</sup>. Il reste, pour Delbœuf, une part d'imprédictibilité. Pourtant, comme nous l'apprennent les articles *La liberté et ses effets mécaniques* de 1881 et *Déterminisme et liberté. La liberté démontrée par la mécanique* de 1882, Delbœuf n'en déduira aucun type de moralisme et ne cherchera pas à réintroduire un finalisme à l'intérieur de la nature. En réalité, il ouvre une troisième voie entre les positivistes radicaux et les moralistes. Pour Delbœuf, la conception des premiers mène *ipso facto* à un fatalisme pour qui la liberté ne serait qu'une illusion d'une humanité encore en partie ignorante ou récalcitrante face au nécessitarisme des lois de

<sup>25</sup> Il faut bien admettre que cet ouvrage a été très mal reçu : « Certes, la conception de Delbœuf est grandiose, comme le dit M. Merten, mais elle est aussi des plus discutables. Delbœuf nage ici en pleine abstraction, et le savant rapporteur précité énumère avec justesse et compétence les objections que fait naître à l'esprit la théorie de l'auteur », cf. GILKINET Alfred, « Notice sur Joseph Delbœuf... », *op. cit.*, p. 72.

<sup>26</sup> DELBŒUF Joseph, *La matière brute et la matière vivante. Étude sur l'origine de la vie et de la mort*, *op. cit.*, p. 167.

<sup>27</sup> Par déterminisme absolu, on entend ce que Karl Popper appelle « déterminisme scientifique » qui est « la doctrine selon laquelle l'état de tout système physique clos à tout instant futur du temps peut être prédit, même de l'intérieur du système, avec n'importe quel degré de précision stipulé, en déduisant la prédiction de théories, en conjonction avec des conditions initiales dont le degré requis de précision peut toujours être calculé dès lors que le projet de prédiction est donné. [...] Ce que notre définition requiert est la prédictibilité de tout événement, en exigeant [...] la prédictibilité de l'état de tout système physique, à n'importe quel instant du futur, avec n'importe quel degré de précision spécifié », cf. POPPER Karl, *L'univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*, trad. fr. BOUVERESSE Renée, Paris, Hermann, 1984, p. 31.

la nature. Les seconds, partisans de ce qu'ils nomment le « sens intime », invoquent contre les positivistes un sombre jeu de forces libres, superflues selon Delbœuf, et connues sous le nom de bien, de juste, de progrès des nations, etc., en d'autres termes, un libre arbitre de nature immatérielle et supérieure aux forces matérielles.

À dessein de réconcilier la liberté avec le mécanisme de la nature – et en particulier avec le principe de conservation de l'énergie – Delbœuf utilise à nouveaux frais sa définition métaphysique de la liberté qu'il applique au champ du réel. À titre d'exemple, s'il s'avère possible pour la science de prédire la trajectoire qu'accomplira un caillou jeté en l'air, il lui sera toujours impossible de prévoir les changements de direction empruntée par un touriste qui se promène en montagne. De même, comment prévoir le saut du chat qui bondit sur la souris ? Ainsi, l'être libre, ce n'est pas l'individu qui crée une nouvelle force et qui l'introduit dans la nature. L'être libre, en tant qu'il est doté de *sensibilité*, est capable de réagir et de se mouvoir dans des directions diverses qui ne sont pas fixées par avance par la nature : « Considérée comme puissance motrice, la liberté peut se caractériser d'un mot : elle engendre des mouvements qui ne sont pas renfermés dans les mouvements immédiatement précédents et qui, par conséquent, ne peuvent se prévoir »<sup>28</sup>. Par ailleurs, la liberté n'est pas l'apanage de l'homme, en tant qu'il est capable d'orienter réflexivement ses choix en fonction de sa volonté. Plus fondamentalement, la liberté est le fait de tout être sensible : « Nous croyons à la liberté et non pas seulement à la liberté de l'homme, mais à la liberté de tous les êtres sensibles, nous fondant autant sur le raisonnement que sur le sens intime. Sensibilité nous semble impliquer intelligence et liberté ; car il ne se comprend pas que la faculté du plaisir et de la douleur ne soit pas alliée à la faculté de poursuivre l'un et de fuir l'autre ; et cette poursuite et cette fuite ne sont possibles que si l'être sensible peut démêler où se trouvent les causes de la jouissance et de la peine »<sup>29</sup>.

Pour user d'une terminologie aristotélicienne, ce n'est pas seulement l'âme intellectuelle qui participe de la liberté. L'âme sensitive caractérise à l'origine le fait d'être libre, parce qu'elle oriente l'individu dans le monde en fonction d'un mouvement qui lui est propre, une *Selbstbewegung* comme l'expriment avec finesse nos confrères allemands. Pour le dire autrement, l'être libre a la capacité de jouer avec le cours du *temps* et d'introduire dans la fluctuation des phénomènes naturels de la *discontinuité* grâce à sa capacité de suspendre son activité ainsi que son jugement : « Si la liberté n'est pas une puissance créatrice, et si c'est cependant autre chose que la vaine appellation d'une idée creuse et mensongère, quel domaine peut lui être échu, de quoi peut-elle se servir pour manifester au dehors son action activité ? Il lui reste le temps – le temps, source mystérieuse de ce qui a été, de ce qui est et de ce qui doit être. La liberté dispose du temps »<sup>30</sup>. L'être libre entre, *prima luce*, en relation avec le monde par l'intermédiaire de ses sens, et reconfigure perpétuellement les événements du monde : « Pour être libre dans le sens qui vient d'être défini, il suffit que l'individu ait la faculté de suspendre son action, c'est-à-dire de ne pas répondre immédiatement à l'excitation qui le sollicite, et de retarder le moment où il déploiera la force qui est en lui emmagasinée à l'état de tension »<sup>31</sup>.

<sup>28</sup> DELBŒUF Joseph, « La liberté et ses effets mécaniques », in *Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome I, p. 465.

<sup>29</sup> DELBŒUF Joseph, *Déterminisme et liberté. La liberté démontrée par la mécanique*, op. cit., p. 148.

<sup>30</sup> DELBŒUF Joseph, *La liberté et ses effets mécaniques*, op. cit., pp. 471-472.

<sup>31</sup> DELBŒUF Joseph, *Déterminisme et liberté. La liberté démontrée par la mécanique*, op. cit., pp. 149-150.

Il semble que cette même catégorie de discontinuité, que vient de dévoiler l'essence de la liberté, agisse comme un soubassement explicatif, une herméneutique cachée, que reprendra Delbœuf lorsqu'il examinera la nature de la sensation, non plus métaphysiquement comme nous l'avons vu plus haut, mais bien physiologiquement. Ce thème, Delbœuf l'abordera en long et en large lorsque ses préoccupations se tourneront vers la *psychophysique*. La psychophysique est l'un des deux grands domaines scientifiques, avec l'hypnotisme, qui a rendu Delbœuf célèbre parmi ses contemporains. Il s'est fait connaître dans le champ de la psychologie physiologique par la modification substantielle qu'il a apportée à la loi mathématique dite «Loi de Weber». Celle-ci avait été établie par l'Allemand Gustav Theodor Fechner, un des pères fondateurs de la psychologie expérimentale, et qui était censée déterminer, par la clarté de l'évidence du calcul mathématique, la relation quantitative entre l'excitation provoquée par un stimulus (externe et interne) et la sensation qui en découle, tout en cherchant à déterminer le seuil minimal à partir duquel on peut affirmer qu'une sensation est ressentie. Comme Delbœuf l'explique avec ses propres mots dans son premier grand traité de psychophysique, *Étude psychophysique. Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue en 1873*, «tout accroissement constant de la sensation correspond à un accroissement d'excitation constamment proportionnel à cette même excitation»<sup>32</sup>.

Toutefois, Delbœuf modifie la formule de Fechner en deux points. La première modification de la formule est d'ordre formel et mathématique. La seconde transformation retient notre attention, dans la mesure où Delbœuf corrige la formule du point de vue physiologique lui-même. Il introduit une loi nouvelle, qu'il nomme «formule d'épuisement»<sup>33</sup>. Celle-ci tient compte de l'altération et de l'effort éprouvé par un organe face à une excitation, ce à quoi Fechner n'accorda pas suffisamment d'intérêt. Sans nous appesantir sur les détails de ce notable changement, retenons que Delbœuf en est venu à concevoir la sensation comme «une rupture d'équilibre», c'est-à-dire comme un phénomène psychique (incommunicable) consistant à éprouver «l'altération dans la constitution du milieu ambiant»<sup>34</sup>. On voit sans peine que la sensation apparaît comme un cas exemplaire d'application de la conception générale de la liberté selon Delbœuf : la sensation marque une discontinuité dans la relation du sujet et de son environnement. Celui-ci agit sur le premier et ce dernier modifie en retour le second par une rupture, une métamorphose radicale.

Abordons à présent l'hypnose, discipline entourée à l'époque d'un certain mystère, et même qualifiée d'inconsistante aux yeux d'un grand nombre<sup>35</sup>. Et pourtant, elle n'a eu de cesse de fasciner Delbœuf qui y consacra une série d'études. L'année 1885 marquera un tournant décisif, car, jusque-là, sa connaissance à ce sujet restait livresque. À l'extrême fin du

<sup>32</sup> DELBŒUF Joseph, «Étude psychophysique. Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue», in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XXIII, 1873, p. 10.

<sup>33</sup> DELBŒUF Joseph, «Étude psychophysique...», *op. cit.*, p. 27.

<sup>34</sup> DELBŒUF Joseph, «Théorie générale de la sensibilité. Mémoire contenant les éléments d'une solution scientifique des questions générales relatives à la nature et aux lois de la sensation, à la formation et au rôle des organes de sens, à l'action de la sensibilité sur le développement physique et intellectuel de l'individu et de l'espèce», in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XXVI, 1875, p. 5.

<sup>35</sup> Mais en va-t-il autrement de nos jours, quand bien même elle est de plus en plus utilisée pour toutes sortes de soins ?

mois de décembre de cette année, la situation intellectuelle de Delbœuf prend un virage à cent quatre-vingts degrés. En effet, il décide d'aller séjourner à Paris afin d'y rencontrer à l'hôpital de la Salpêtrière le célèbre médecin Jean-Martin Charcot. C'est à la suite de cette rencontre qu'il pratiquera l'hypnose de manière intensive<sup>36</sup>. La réputation de Charcot n'était plus à faire. Ses travaux étaient déjà mondialement connus, entre autres pour ses découvertes dans le domaine des maladies du système nerveux, comme la sclérose en plaques. Bien plus, c'est à Charcot que l'on doit un regain d'intérêt de la part du corps médico-scientifique pour la pratique de l'hypnotisme, laquelle avait été jusqu'alors considérée comme une pratique de charlatans<sup>37</sup>. Pour mémoire, depuis 1784, le magnétisme animal (l'ancêtre de l'hypnotisme) inventé par l'allemand Mesmer avait été frappé de discrédit par l'Académie des sciences de Paris et par la Société royale de Médecine qui, à l'initiative de Louis XVI, avaient tenté d'en interdire la pratique. Le champ scientifique français y était donc plutôt réticent, alors que dans certains pays, à l'instar de l'Allemagne, elle continuait à prospérer. Il n'est qu'à constater l'enthousiasme de Hegel à l'égard de cette pratique.

À la fin de décembre 1885, Delbœuf se trouve donc à Paris pour assister aux expériences d'hypnotisme<sup>38</sup> que Charcot pratiquait sur ses patients hystériques qu'il mettait en état somnambulique. Cependant, Delbœuf n'avait pas accompli ce voyage vers la capitale pour y vanter les mérites de celui que l'on surnommait alors « le Napoléon des névroses ». L'attitude de Delbœuf, homme de science au cuir bien épais (il était dans sa cinquante-quatrième année), tranche d'ailleurs radicalement avec celle du jeune Freud qui, arrivé chez le Maître le treize octobre de la même année, soit deux mois avant Delbœuf, avait été immédiatement conquis et même bouleversé par Charcot. À ce titre, dans une lettre datée du 24 novembre 1885 que Freud adresse à Martha Bernays, sa future épouse, il confie que « Charcot, qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie, est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. Il m'arrive de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame, tout plein de nouvelles idées sur la perfection. Mais il m'épuise et, quand je le quitte, je n'ai plus aucune envie de travailler à mes propres travaux, si insignifiants ; voilà trois jours entiers que je n'ai rien fait, et je n'en éprouve aucun remords. Mon esprit est saturé, comme après une soirée au théâtre. La graine produira-t-elle son fruit ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'aucun autre homme n'a jamais eu autant d'influence sur moi »<sup>39</sup>. Sous l'influence de Charcot, l'attrait de Freud pour la psychologie prend son véritable essor.

Delbœuf, *a contrario*, nourrissait le dessein de démontrer l'infécondité d'une série de résultats que l'École de la Salpêtrière avait érigés au rang de dogme. Comme il nous en fait le récit dans *Une visite à la Salpêtrière* (1886), Delbœuf récuse deux idées de l'école de Charcot.

<sup>36</sup> « Quand je me suis rendu à Paris, je n'avais jamais, comme je l'ai dit, pratiqué l'hypnotisme », cf. DELBŒUF Joseph, *Une visite à la Salpêtrière*, Bruxelles, Merzbach et Faki, 1886, p. 35.

<sup>37</sup> « Ses expériences [celles de Charcot] ont eu un retentissement universel. C'est grâce à M. Charcot que les savants qui s'occupaient – sans préjugé ni parti pris – des phénomènes hypnotiques, ont cessé d'être exposés à la raillerie, sinon à la pitié », cf. DELBŒUF Joseph, *Une visite à la Salpêtrière*, op. cit., p. 5.

<sup>38</sup> Ces séances brassaient du beau monde : Georges Gilles de la Tourette, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Émile Zola, Guy de Maupassant, pour ne citer qu'eux.

<sup>39</sup> FREUD Sigmund, « Lettre à Martha Bernays du vingt-quatre novembre 1885 », in *Correspondance (1873-1939)*, trad. fr. BERMAN Anne, Paris, Gallimard, 1966, p. 197.

Nous ne mentionnerons ci-après que le rejet principal<sup>40</sup>. L'École de la Salpêtrière admettait la thèse de l'amnésie post-hypnotique totale, c'est-à-dire le fait que le sujet hypnotisé oublierait, une fois que son hypnotiseur l'a réveillé, les rêves survenus lors de l'expérience<sup>41</sup>. Delbœuf récusait radicalement cette idée. Et pour en révéler l'infécondité, il disposait d'une œuvre rédigée de sa propre main, *Le sommeil et les rêves*, qu'il avait fait paraître quelques mois auparavant chez Alcan et qui n'allait pas dans le sens de la pensée de Charcot. C'est par l'idée directrice de cette œuvre, qui joua un rôle décisif dans la pensée de Freud<sup>42</sup>, que découle la critique de Delbœuf. Le Liégeois cherche à prouver, d'une part, que la mémoire est à concevoir comme une sorte de réservoir qui conserve l'ensemble des événements de notre vie passée et, d'autre part, que le rêve constitue un accès privilégié à cette vie passée.

À l'appui de cette thèse, il admet que si rien ne se perd d'un point de vue physique dans la nature, il doit en aller exactement de la même façon d'un point de vue psychique. Ainsi, la nature renferme deux axiomes, l'un physique, l'autre psychique. L'axiome physique énonce que «rien ne se perd dans la nature, ni un atome de matière, ni un moment de la force»<sup>43</sup>. On reconnaît le principe de conservation de la matière tel que Lavoisier l'avait déjà formulé. Mais Delbœuf y adjoint un *axiome psychique*, lequel énonce que les facultés actuelles des êtres ne sont rien d'autre que «le résultat de l'accumulation de toute l'expérience du passé»<sup>44</sup>. La nature a disposé tout ce qu'elle avait. La *psyché* n'y ajoute rien, pas même, comme Delbœuf a pris soin de le préciser, une force surnaturelle soi-disant synonyme de liberté. À présent, la mémoire devient l'agent de conservation des événements de notre vie passée, le rêve étant un marqueur mnésique de cette vie. Ainsi, par sa conception générale de la nature, Delbœuf est amené à soutenir que l'hypnotiseur peut favoriser l'acte de réminiscence du sujet.

Mais si Delbœuf se voulait résolument critique à l'égard de l'École de la Salpêtrière, il ne ménagera pas pour autant l'École de Nancy dont les représentants, comme Auguste Liébault, Hippolyte Bernheim et Jules Liégeois, s'étaient proclamés adversaires de Charcot. Situons les événements dans leur contexte en rappelant que Charcot soutenait, d'un côté, que l'hystérie constitue un trouble d'ordre neurologique issu d'une prédisposition héréditaire, et de l'autre, que l'hypnose est un phénomène qui n'apparaît que chez les hystériques. L'École de Nancy, surnommée également «école de la suggestion», estimait que l'hypnose ne constitue en vérité qu'un simple sommeil produit par la suggestion et que, dès lors, celle-ci, qui a le considérable avantage de maintenir les sujets éveillés, provoque les mêmes effets thérapeutiques que l'hypnose. De surcroît, pour les représentants de Nancy, la suggestion se définit comme une méthode thérapeutique aux applications diverses qui ne se limitent pas au seul traitement de l'hystérie.

Delbœuf entra en désaccord avec l'École de Nancy, notamment à propos de l'idée selon laquelle la suggestion réduirait le sujet à un simple automate. Nous avons observé au début de notre

<sup>40</sup> Le second, que nous ne développons pas ici, repose sur le discrédit que porte Delbœuf à l'égard de la thèse du transfert par l'aimant, c'est-à-dire sur cette capacité qu'aurait un aimant de déplacer, par exemple, une paralysie de la jambe droite à la jambe gauche, ou de changer la joie en tristesse. Pour Delbœuf, il ne s'agit que d'un simple phénomène de suggestion.

<sup>41</sup> «C'était alors un axiome incontesté que les somnambules – sauf dans des cas tout exceptionnels – ne se souvenaient pas de qu'ils avaient fait et dit dans leurs accès de somnambulisme», cf. DELBŒUF Joseph, *Une visite à la Salpêtrière*, op. cit., p. 38.

<sup>42</sup> Cf. *infra*.

<sup>43</sup> DELBŒUF Joseph, *Le sommeil et les rêves*, Paris, Fayard, 1993, p. 245.

<sup>44</sup> DELBŒUF Joseph, *Le sommeil et les rêves*, op. cit., p. 247.

étude que le projet intellectuel de Delbœuf visait à tenir la balance égale entre le mécanisme et la liberté. Il ne pouvait donc pas faire sienne la thèse nancéenne qui prive de sa liberté le sujet hypnotisé. Par ailleurs, cette question animait les spécialistes de l'époque, car il était pressant de déterminer si des sujets pouvaient se rendre coupables de meurtre sous l'influence de leur hypnotiseur<sup>45</sup>. Les Nancéens admettaient sans problème cette possibilité puisque, selon eux, le sujet est à la merci de son hypnotiseur. Pour Delbœuf, qui navigue à contre-courant, l'hypnotisé n'est pas aussi dupe que nous serions portés à le croire. Car au fond, pour quelle raison le sujet hypnotisé ne saurait-il pas qu'il est l'objet d'une mise en scène, et que l'on attend de lui qu'il réponde à certaines de nos attentes ? Il a traité en long et en large de cette question dans un article de 1894 intitulé *L'hypnose et les suggestions criminelles*. Sa conclusion est sans appel : « Des faits que l'observation nous fournit on peut donc inférer que l'hypnotisé conserve une part suffisante d'intelligence, de raison, de liberté – je souligne le mot – pour se défendre de réaliser des actes inconciliables avec son caractère et ses mœurs »<sup>46</sup>.

Nous retrouvons cette idée de liberté, chère à Delbœuf, et dont on perçoit sans peine les traits principaux : même cette « machine corporelle », dont la subjectivité propre est placée sous la juridiction d'un autre, conserve encore une part de liberté en tant que le sujet reste capable de suspendre les sollicitations et autres injonctions venues de la subjectivité du magnétiseur. Un exemple de suggestion de meurtre par auto-défense est présenté par Delbœuf<sup>47</sup> dans le texte de 1894. Il faut savoir que Delbœuf s'était longtemps exercé à la pratique de l'hypnotisme sur deux sœurs provenant de la ville de Seraing, J... et M..., qui logeaient chez lui à titre de domestiques. Il nous relate l'expérience suivante. Dans la chambre de J... était suspendu un revolver chargé de six balles<sup>48</sup>. Le 24 février 1888, jour de l'expérience, Delbœuf décharge le revolver. Il appelle J..., elle arrive dans le salon, il l'hypnotise rapidement et lui dit que des brigands sont présents dans la pièce, juste à côté d'eux. Il lui ordonne d'aller chercher l'arme à feu. Elle s'exécute. Il insiste à plusieurs reprises et avec un ton toujours plus menaçant, « Tirez ! lui criai-je », pour qu'elle abatte les malfrats factices joués par la fille de Delbœuf et une autre dame. Mais J... résiste, « je ne le ferai pas ! ». Elle finit par déposer l'arme sur le sol. Une fois « réveillée, elle sourit comme à l'ordinaire. Le souvenir est absent »<sup>49</sup>. *Acta est fabula*, cette expérience battait en brèche l'argumentaire nancéen.

Abordant le thème de l'hypnotisme chez Delbœuf, l'auteur de cet hommage nourrirait quelques regrets s'il n'évoquait pas à ce sujet deux éléments importants. Le premier touche au rôle et au champ d'application de la pratique hypnotique. À notre avis, on pourrait soutenir que Delbœuf est l'un des premiers à avoir tenté d'étendre l'hypnotisme au-delà de la psycho-

<sup>45</sup> Ce problème nous paraît aujourd'hui, sinon loufoque, tout du moins dénué d'intérêt. Et pourtant, il semble que cette question intéressait un certain nombre de professions, à commencer par les juristes, les magistrats, et même le législateur, car, comme l'affirme Delbœuf dans *L'hypnose et les suggestions criminelles*, « depuis quelques années, il n'est pour ainsi dire plus de crime un peu dramatique où l'on ne cherche à invoquer l'hypnotisme en faveur de l'accusé, cf. DELBŒUF Joseph, « L'hypnose et les suggestions criminelles », in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XXVIII, 1894, p. 523.

<sup>46</sup> DELBŒUF Joseph, « L'hypnose et les suggestions criminelles... », *op. cit.*, p. 553.

<sup>47</sup> Qui ne s'était absolument pas satisfait de ce que les Nancéens avaient voulu lui faire croire lors d'un voyage à Nancy fin mai 1890. Léon Fredericq, le physiologiste liégeois, l'avait d'ailleurs accompagné, cf. DELBŒUF Joseph, *L'hypnose et les suggestions criminelles*, *op. cit.*, p. 531.

<sup>48</sup> Acheté par Delbœuf « par précaution » suite aux grèves et révoltes ouvrières de 1886, cf. DELBŒUF Joseph, *L'hypnose et les suggestions criminelles*, *op. cit.*, p. 544.

<sup>49</sup> DELBŒUF Joseph, *L'hypnose et les suggestions criminelles*, *op. cit.*, pp. 545-546.

thérapie et de sa face psychique pour l'appliquer à la guérison de lésions de nature proprement organique. En effet, dans un discours prononcé le quatre juin 1887 devant la Classe des sciences de l'Académie à propos de l'*Origine des effets curatifs de l'hypnotisme*, Delbœuf rapporte qu'à la Salpêtrière, et toujours durant la période hivernale de 1885, il avait vu Charcot faire naître une brûlure sur le bras d'une de ses hystériques préférées, une fleuriste parisienne âgée d'une vingtaine d'années, en lui faisant croire par suggestion qu'il venait d'y verser de la cire brûlante. Toutefois, Charcot ne s'était point essayé à la guérison de ces blessures manifestes.

Peu à peu, mûrissait dans l'esprit de Delbœuf l'idée que la suggestion pourrait produire l'effet inverse : suggérer l'idée de non douleur n'engendrerait peut-être pas un mal physique, et tendrait même à résorber de réelles lésions. La possibilité de guérison d'une blessure par la parole de l'hypnotiseur serait-elle envisageable ? Delbœuf répond par l'affirmative, et il se chargera d'en fournir la preuve par l'expérimentation à ses éminents collègues de l'Académie devant lesquels il perça à plusieurs reprises la langue de J.... Force a alors été de constater que la jeune femme n'a présenté aucun signe de douleur ni même d'infection<sup>50</sup>. Comme s'en réjouit Delbœuf au pupitre de la Classe des Sciences : « Tout à coup un trait de lumière traversa mon esprit : cette expérience était l'inverse de la brûlure par suggestion. Là, l'idée de la souffrance avait produit le mal ; ici, l'absence de souffrance l'empêchait de se produire »<sup>51</sup>. Et de conclure un peu après : « C'était une voie nouvelle ouverte aux recherches. Tout profane que j'étais, je fus ainsi amené à faire de la thérapie thérapeutique par suggestion »<sup>52</sup>. L'hypnotiseur détourne l'attention que l'individu pourrait porter à la douleur, ou plutôt à l'idée même de douleur qui, d'après Delbœuf, s'avère la cause principale de notre douleur réelle. Les exemples fournis par le Liégeois sont nombreux. Cas surprenant : à partir du 26 juin 1886, Delbœuf hypnotisa sa voisine de campagne lors de plusieurs séances afin qu'elle guérisse de graves blessures physiques. Son amant venait de lui porter quatre coups de revolver parce qu'elle avait décidé de mettre un terme à leur relation<sup>53</sup>. Il aida également à un homme atteint de cécité quasi totale à recouvrer la vue, certes pas complètement, mais tout du moins suffisamment pour qu'il puisse à nouveau accomplir les tâches les plus élémentaires du quotidien<sup>54</sup>.

Second élément, et non des moindres : *Quid* de la relation entre Freud et Delbœuf, dont tout étudiant en philosophie de l'Université de Liège a au moins une fois allusivement entendu parler durant son parcours ? C'est au psychanalyste, philosophe, et professeur liégeois François Duyckaerts que revient le mérite d'avoir résolu l'enquête. Nous lui sommes donc personnellement redevable des propos qui vont suivre. Ce n'est pas dans son petit livre *Joseph Delbœuf, philosophe et hypnotiseur*<sup>55</sup> de 1992 que Duyckaerts traite cette question, mais plu-

<sup>50</sup> DELBŒUF Joseph, « De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme », in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XIII, 1887, p. 784.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> DELBŒUF Joseph, « De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme... », *op. cit.*, p. 785.

<sup>53</sup> DELBŒUF Joseph, « De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme... », *op. cit.*, pp. 786-788.

<sup>54</sup> DELBŒUF Joseph, « De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme. L'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel », in *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, tome XIX, 1890, pp. 361-389.

<sup>55</sup> DUYCKAERTS François, *Joseph Delbœuf, philosophe et hypnotiseur*, Paris, Delagrangé/Synthélabo, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992.

tôt dans deux précieux articles : le premier : *Sigmund Freud : lecteur de Joseph Delbœuf*<sup>56</sup>, le second (qui est un remaniement du premier) : *Les références de Freud à Delbœuf*<sup>57</sup>.

La première question consiste à se demander si les deux hommes se sont rencontrés. Décembre 1885 eût été l'occasion idéale. En effet, Freud, qui venait d'obtenir le titre de *Privat-Dozent* en neuropathologie à l'Université de Vienne, était arrivé chez Charcot au mois d'octobre 1885 et séjourna à l'hôpital de la Salpêtrière jusqu'au 26 février 1886, grâce à l'obtention d'une bourse de voyage. Il s'était rendu à Paris afin de se spécialiser auprès de Charcot dans l'étude du système nerveux. Nous avons souligné à quel point Charcot avait bousculé le parcours de Freud qui décidait désormais de se consacrer pleinement à la psychologie. Mais hélas, Freud et Delbœuf ne se sont pas croisés à Paris à la fin du mois de décembre 1885. La correspondance de Freud avec Martha Bernays indique qu'il était parti la rejoindre à Wandsbeck, près de Hambourg, à partir du vingt décembre et pendant deux semaines. Dans une lettre datée du douze décembre 1885, il adresse à Martha ces tendres mots : « Très chère et très honorée petite princesse, Votre Altesse pense-t-elle réellement qu'il soit si facile de s'arracher à Paris ? Ne vous effrayez pas, j'arriverai à Hambourg le 21 au matin ; c'est chose certaine »<sup>58</sup>. Et ne se tenant plus à l'idée de retrouver sa fiancée, il lui annonce à nouveau le vendredi dix-huit décembre : « Je partirai d'ici dimanche à sept heures trente du matin et serai à Hambourg lundi à six heures dix-huit »<sup>59</sup>. Freud et Delbœuf se sont donc manqués de quelques jours.

Néanmoins, il est fort probable que les deux scientifiques se soient rencontrés en 1889, et plus précisément au mois d'août. En cette période estivale se tinrent dans la capitale française, qui fêtait le centenaire de la Révolution, deux congrès majeurs. Le premier : le Congrès de psychologie physiologique, du cinq au dix août. Le second : le Congrès d'hypnotisme expérimental et thérapeutique, du huit au douze août<sup>60</sup>. Charcot siège à titre de président d'honneur dans les deux Congrès. Les noms de Freud et de Delbœuf figurent parmi les invités. On imagine qu'ils ont dû se croiser à un moment ou à un autre, quand bien même nous savons qu'aucun des deux n'assista à la totalité des congrès. Quoi qu'il en soit, on rapporte que le Congrès sur l'hypnotisme a été marqué par un heurt entre le Docteur Ladame, venu de Genève, et Delbœuf, le premier soutenant que l'hypnotisme n'était l'affaire que des médecins et pas du commun des mortels<sup>61</sup>. L'objectif consistait, une fois de plus, à évaluer la possibilité de la suggestion criminelle. Comme nous l'avons expliqué, Delbœuf, opposé sur ce point à l'École de Nancy, niait la possibilité d'une telle entreprise. L'hypnotisé dispose encore de sa liberté ainsi que de sa capacité de juger moralement. Cette virulente controverse semble

<sup>56</sup> DUYCKAERTS François, « Sigmund Freud : lecteur de Joseph Delbœuf », in *Revue de la société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse*, n° 8 Suggestion, Paris, Frénésie, automne 1989, pp. 71-88.

<sup>57</sup> DUYCKAERTS François, « Les références de Freud à Delbœuf », in *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 6 Psychanalyse et histoire : questions d'épistémologie. L'hypnose, la psychanalyse et les psychanalystes. Les psychanalystes et le sud-est de la France, Paris, P.U.F., 1994, pp. 231-250.

<sup>58</sup> FREUD Sigmund, *Lettre à Martha Bernays du douze décembre 1885*, *op. cit.*, pp. 201-202.

<sup>59</sup> *Idem*, p. 203.

<sup>60</sup> William James, professeur à Cambridge, Janet, Bernheim, Gilles de la Tourette, Liébault, etc. y sont présents.

<sup>61</sup> Ce débat est lié à un second. L'hypnotisme peut-il être pratiqué sur la place publique ? Déjà à l'époque, les spectacles de Donato (né à Liège en 1840) se voyaient souvent interdits. Qu'en est-il aujourd'hui ? Rappelons que le procureur du Roi de Mons a fait interdire une représentation d'hypnotisme de Messmer devant avoir lieu le quinze novembre 2017 à Colfontaine. Le procureur se base sur la loi du 30 mai 1892 interdisant les spectacles d'hypnotisme.

avoir marqué les esprits puisqu'en novembre 1889, Freud jugea nécessaire de la retranscrire, et c'est la première référence de Freud à Delbœuf, dans la recension parue dans l'*Hebdomadaire médical de Vienne* du livre *L'hypnotisme, sa signification et sa pratique* d'Auguste Forel, un psychiatre suisse qui avait introduit Freud auprès de Bernheim et qui était un intime de Delbœuf<sup>62</sup>. Voilà l'essentiel des informations dont nous disposons à propos d'une rencontre éventuelle. Enfin, nous n'ignorons pas qu'il y eut un échange épistolaire entre Freud et Delbœuf. Au vrai, une certaine Madame May Vinçotte, arrière-petite-fille de Delbœuf, déclare avoir vu dans les mains d'un oncle une lettre de Freud à Delbœuf où le psychanalyste remerciait Delbœuf de l'avoir encouragé à la pratique de l'hypnose. Malheureusement, ces archives sont, jusqu'à preuve du contraire, égarées<sup>63</sup>.

Du point de vue du contenu de pensée, une référence décisive de Freud à Delbœuf, quant au développement de la psychanalyse, apparaît dès les *Études sur l'hystérie*, œuvre décisive qui ouvre la voie à la psychanalyse et que Freud et Breuer publièrent en 1895. Dès les premières pages, les deux médecins autrichiens expliquent le procédé général par lequel les symptômes hystériques peuvent être soignés. Trois conditions doivent être remplies. En premier lieu, le médecin doit parvenir à faire émerger le souvenir de l'incident initial. En second lieu, doit se déclencher l'affect lié à l'incident. On reconnaît le phénomène de l'abréaction. En dernier lieu, le malade doit verbaliser son émotion par la parole<sup>64</sup>. Or, c'est Delbœuf (ainsi qu'Alfred Binet) qui, selon les deux Viennois, a souligné la nécessité de la réviviscence du traumatisme lors de la thérapie. Ici se révèle un aspect fondamental de la cure psychanalytique, même s'il faudra encore y adjoindre l'élément libidinal au fondement du trauma. Dans une note qui accompagne l'énonciation de ces trois conditions liées à la thérapie, Freud et Breuer prennent soin de rappeler que «Delbœuf et Binet ont nettement reconnu la possibilité d'un semblable traitement, comme le montrent les citations suivantes : Delbœuf, *Le magnétisme animal*, Paris, 1889 : 'On s'expliquerait dès lors comment le magnétiseur aide à la guérison. Il remet le sujet dans l'état où le mal s'est manifesté et combat par la parole le même mal, mais renaissant' »<sup>65</sup>.

Il reste que la psychanalyse, arrivée à l'élaboration de sa propre méthode thérapeutique, relativisera le privilège accordé à la parole de l'analyste. C'est au patient lui-même, certes aidé par le thérapeute, que revient la tâche, difficile s'il en est, d'aller défier par le verbe son traumatisme, notamment par l'association libre. Mais dans le cadre de l'hypnose, on comprend que le magnétiseur est le détenteur du monopole de la parole. Delbœuf joue le rôle d'intermédiaire dans l'élaboration de la méthode cathartique, en tant qu'il reconnaît une activité à l'hypnotisé. Le psychiatre et psychanalyste liégeois Christian Demoulin a finement remarqué cet élément lorsqu'il explique qu'avec Delbœuf « nous sommes déjà bien loin de l'automate commandé par le discours du maître : le sujet hypnotisé est actif ! »<sup>66</sup>.

<sup>62</sup> DUYCKAERTS François, *Sigmund Freud : lecteur de Joseph Delbœuf*, op. cit., p. 74.

<sup>63</sup> DUYCKAERTS François, *Les références de Freud à Delbœuf*, op. cit., p. 234

<sup>64</sup> « À notre très grande surprise, nous découvrimmes, en effet, que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion un expression verbale », cf. FREUD Sigmund et BREUER Joseph, *Études sur l'hystérie*, trad. fr. BERMAN Anne, Paris, PUF, 2000, p. 4.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> DEMOULIN Christian, « Bernheim, Delbœuf, Freud », in *Le Bulletin Freudien*, n° 51-52, Avril 2008, p. 56.

Une autre référence de Freud à Delbœuf, tout aussi capitale, est à chercher dans l'*Interprétation du rêve* (1900). Delbœuf y intervient à plusieurs moments décisifs. Dès les prémisses de l'ouvrage, Freud pose que le contenu du rêve a pour origine un vécu réel, même s'il s'avère souvent difficile d'opérer le rapprochement. Afin de développer son argumentaire, Freud mentionne le premier exemple de rêve de l'ouvrage. Or, ce rêve est emprunté à Joseph Delbœuf, et Freud le décrit longuement<sup>67</sup>. Ce rêve, Delbœuf l'avait retranscrit dans *Le Sommeil et les rêves* afin d'appuyer sa thèse principale selon laquelle la mémoire conserve la totalité du vécu de l'individu. Ce rêve n'est autre que celui de l'*Asplenium*, survenu lors d'une nuit de septembre 1862. Dans ce rêve, Delbœuf récupère deux petits lézards qu'il couvre de quelques feuilles de fougère, de son nom latin *Asplenium ruta muralis*. Ensuite, portant son regard au loin dans la campagne, il aperçoit une quantité infinie de lézards qui tous se faufilent là où Delbœuf avait déposé les deux premiers lézards, dans un petit trou<sup>68</sup>.

Delbœuf nous informe qu'il dut attendre seize longues années avant de souvenir que le matériel du rêve était survenu dans la réalité. Un jour, arrivé chez un ami, il remarque un herbier contenant des fleurs séchées. Il l'ouvre et y trouve l'*Asplenium*. Il reconnaît sa propre écriture dans le nom latin qui avait été ajouté en dessous de la plante. À ce moment précis, il se rappelle qu'en 1860, il avait aidé un ami en accolant le nom de diverses petites plantes dans un album. Quant aux lézards, il était tombé par hasard un jour de 1877 sur un volume d'une revue illustrée où un cortège de lézards avait été gravé. Delbœuf se souvient alors qu'il s'était abonné à cette revue<sup>69</sup>. Conclusion : la mémoire conserve l'ensemble de nos vécus. Il suffit de mettre au jour la méthode adéquate pour activer la réminiscence. Et c'est bien cette considération du penseur liégeois que Freud fait sienne et qu'il n'hésite pas à tirer explicitement du *Sommeil et les rêves* : « La façon de faire de la mémoire du rêve est assurément des plus significatives pour toute théorie de la mémoire en général. Elle nous apprend, [...] comme l'exprime Delbœuf, 'que toute impression même la plus insignifiante, laisse une trace inaltérable, indéfiniment susceptible de reparaître au jour' »<sup>70</sup>. À ce titre, Christian Demoulin estime, et à raison, « qu'il n'est donc pas abusif de voir en Delbœuf une des sources de l'idée freudienne d'un inconscient-mémoire »<sup>71</sup>.

\*\*\*

Durant trois journées, nous nous sommes souvenus de la contribution scientifique de l'Université de Liège aux sciences de l'esprit<sup>72</sup>. Delbœuf apporta sa pierre à l'édifice, ou plutôt ses pierres tant les champs disciplinaires qu'il a couverts sont nombreux. Impossible eût été l'entreprise de tous les étudier. Son penchant pour l'amour du savoir s'est déversé sur tant de chemins. Cependant, nous n'avons pas rencontré l'éventuelle frustration qui aurait pu être la nôtre face à cette investigation sans borne, car nous avons compris l'animation spirituelle qui orienta les recherches de Delbœuf : la résolution du problème fondamental de l'humain.

<sup>67</sup> FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, direction de la publication par BOURGUIGNON André et COTET Pierre, Paris, PUF, 2004, pp. 37-39.

<sup>68</sup> DELBŒUF Joseph, *Le sommeil et les rêves*, op. cit., pp. 112-113.

<sup>69</sup> *Idem*, pp. 115-116.

<sup>70</sup> FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 47.

<sup>71</sup> DEMOULIN Christian, « Le rêve de Delbœuf », in *Quarto, Revue de l'école de la cause freudienne en Belgique*, n° 50, Bruxelles, L'écrit, 1992, p. 104.

<sup>72</sup> Dans la mesure où toute science, même de la nature, est le produit d'une activité humaine, nous pensons que l'expression « sciences humaines » ne rend pas suffisamment compte de la portée philosophique et culturelle qui se cache derrière l'expression allemande « *Geisteswissenschaften* ».

nité, sa *liberté*, qu'il fallait à tout prix préserver à l'intérieur de la causalité des phénomènes naturels. Certes, nous aurions pu discuter la validité de la position de Delbœuf et la nuancer. Il est évident, par exemple, que les kantien(ne)s ne pourraient y accorder aucun crédit, puisque la liberté ne relève pas pour eux du champ la finitude de la connaissance, mais de l'infinité nouménale de l'homme.

Il nous a semble plus intéressant de dévoiler cette immanence de la liberté à l'intérieur de la nature, et entendue comme une *suspension de la sollicitation extérieure*. Cette pensée est originale dans la mesure où, d'un côté, elle met l'accent sur la dimension temporelle de la liberté, et de l'autre, parce qu'elle accorde une place prépondérante à la vie animale, sans pour autant basculer dans un moralisme ou un sentimentalisme naïfs. De surcroît, elle est cohérente avec l'itinéraire de Delbœuf qui, dès sa plus tendre enfance, a manifesté un vif intérêt pour le monde animal. Par ailleurs, nous avons remarqué que la structure de cette théorie se répercute dans le champ psychophysique ainsi que dans l'hypnose. Même quand il est sous l'emprise de son hypnotiseur, le sujet peut suspendre ses sollicitations, ses suggestions d'idées et, partant, rester maître de sa liberté. En guise de conclusion, nous irions jusqu'à soutenir que sa conception de la liberté s'accorde avec le mode de pensée critique que Delbœuf met en œuvre pour résister aux idées ambiantes. C'est la raison pour laquelle transparaît dans ses écrits le ton direct, mais raffiné, de la polémique. Ainsi, la boucle est bouclée : le contenu de la liberté a rejoint la modalité de son exposition.

À présent, retirons-nous, et cédon(s) le mot de la fin au professeur Léon Parmentier qui, le 17 décembre 1896, prononça un discours lors de la séance solennelle organisée à la salle académique de l'Université de Liège en *mémoire* du Maître liégeois :

Si je ne me trompe pas en essayant de marquer l'unité de cette physionomie si féconde, Delbœuf fut par-dessus tout un logicien, mieux encore, pour parler comme les Grecs, un dialecticien. Ce mot résume toute une tendance et toute une méthode où il se complaisait avec l'ardeur d'un contemporain de Platon. [...] C'était pour lui une nécessité intellectuelle d'analyser chaque notion dans ses derniers éléments, de refaire par sa propre pensée tout le pénible travail résumé dans les synthèses courantes. [...] La défiance et la circonspection étaient imposées à son jugement par l'intensité même de son besoin de notions nettes et sûres. De là son habitude de scruter les formules toutes faites, son souci d'échapper à l'illusion des mots, sa hardiesse à examiner les titres des autorités les mieux admises. Peu d'hommes ont eu comme lui, en notre étroite Belgique, avec la passion de la vérité, le courage scientifique qui ose provoquer la discussion et la lutte sur le vaste champ des pures théories<sup>73</sup>.

<sup>73</sup> Le discours est retranscrit par GILKINET Alfred, *Notices sur Joseph Delbœuf*, op. cit., pp. 137-138.